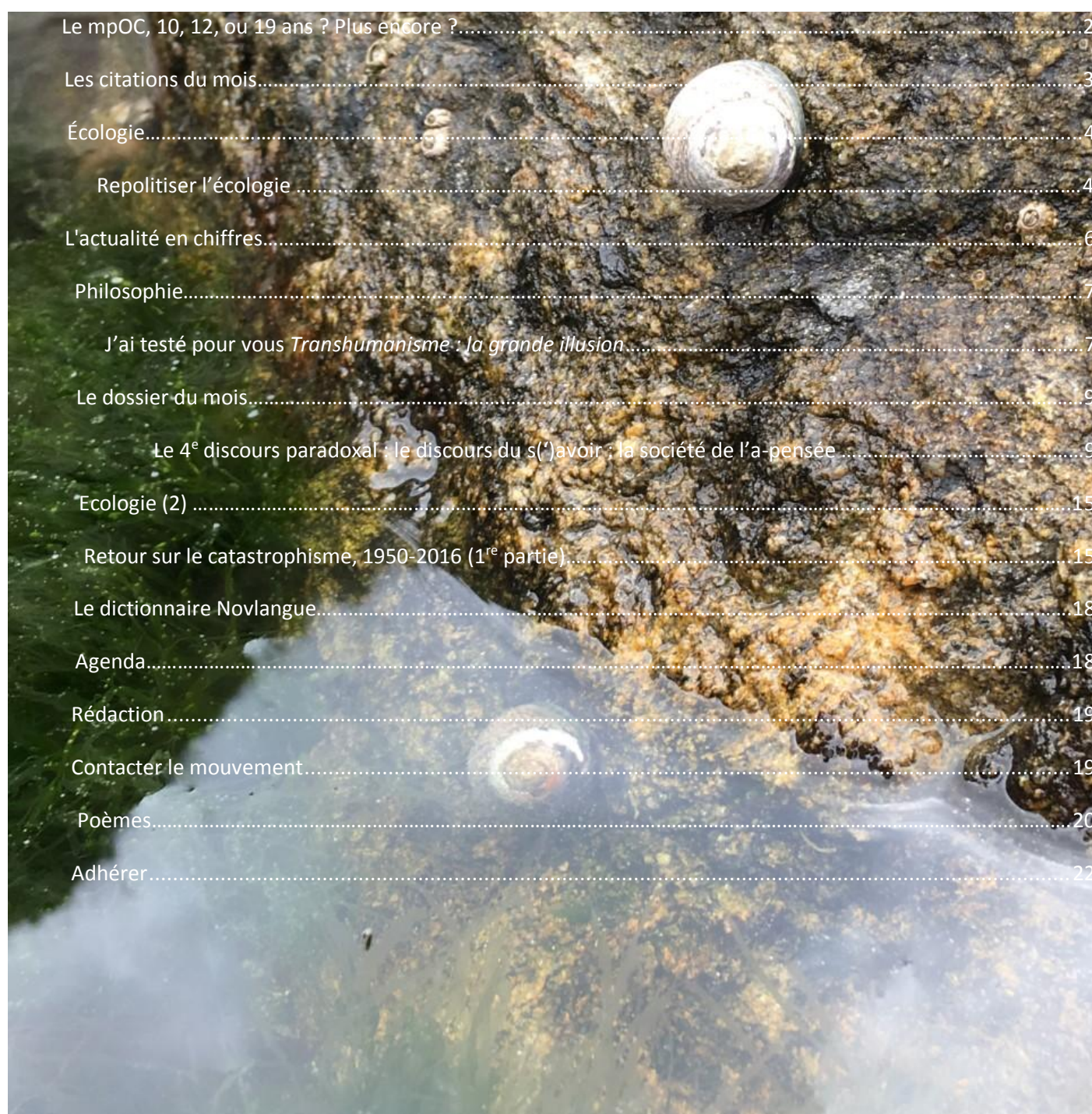


# L'Escargot déchaîné

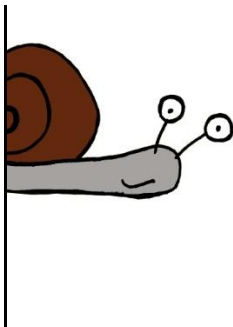
Journal du mouvement politique des Objecteurs de Croissance

N° 40 - décembre 2019

Prix libre



Le mpOC, 10, 12, ou 19 ans ? Plus encore ?.....	2
Les citations du mois.....	3
Écologie.....	4
Repolitiser l'écologie .....	4
L'actualité en chiffres.....	6
Philosophie.....	7
J'ai testé pour vous <i>Transhumanisme : la grande illusion</i> .....	7
Le dossier du mois.....	9
Le 4 <sup>e</sup> discours paradoxal : le discours du s(')avoir : la société de l'a-pensée .....	9
Ecologie (2) .....	15
Retour sur le catastrophisme, 1950-2016 (1 <sup>re</sup> partie).....	15
Le dictionnaire Novlangue.....	18
Agenda.....	18
Rédaction .....	19
Contactez le mouvement.....	19
Poèmes.....	20
Adhérer .....	22



# Édito

## Le mpOC, 10, 12, ou 19 ans ? Plus encore ?

La question peut paraître bizarre alors que nous venons de fêter nos 10 ans d'existence et pourtant... Pourtant, elle vaut la peine d'être posée car, comme on dit : en politique comme ailleurs, les générations spontanées, cela n'existe pas. Le mpOC est donc bien venu de quelque part. Oui mais d'où ? Petit retour sur une naissance, qui fut longue, parfois fastidieuse, mais tout autant riche de rencontres diverses et, pour tout dire enthousiasmantes.

Il est impossible de les décrire toutes dans un court éditorial. On ne m'en voudra pas dès lors, j'espère, d'avoir réalisé des choix totalement personnels pour en conter quelques morceaux à l'occasion de nos dix ans.

Ce qui a percolé pendant plus de 40 ans, jusqu'à la création du mpOC, c'est, à mon sens un double mouvement. Un mouvement, présent dans les réseaux associatifs divers et dans plusieurs cercles de réflexions sur la crise écologique totalement prévisible depuis les années 1970. Mais aussi, et on a tendance à l'oublier, dans les entrecroisements de tous ceux qui se penchaient sur la question du développement, de son échec à vrai dire. Particulièrement dans les pays déclarés « en voie de développement », mais aussi chez nous. Tout cela, il faut sans doute le rappeler, dans un contexte où croissait le scepticisme sur la capacité des écologistes investis sur le terrain politique à faire aboutir un certain nombre de revendications pourtant déjà bien élaborées. C'est que celles-ci appartenaient à un autre paradigme, distinct, pour ne pas dire totalement opposé au paradigme dominant, plus teinté de développement économique que de durabilité écologique et de justice sociale.

Ainsi, petit à petit, sont nées les réflexions sur l'après-développement. Car si le développement ne marchait pas, il nous fallait bien trouver ce que nous allions proposer dorénavant.

De réflexions en réflexions<sup>1</sup>, de rencontres en rencontres, de marches en marches, eh oui car tout a débuté aussi par des marches regroupant des acteurs divers, la nécessité d'opérer une rupture radicale de paradigme s'est imposée et avec elle le mot obus : « décroissance ». Ce parcours de plusieurs années, nous a amenés à créer successivement en Belgique francophone :

1. le RéBOC, le Réseau belge des objecteurs de croissance qui a proposé un temps « *un espace pour l'ensemble des individus et associations qui partagent une analyse critique de la croissance économique ou s'engagent dans la construction d'alternatives à ce modèle de société.* »

2. le MoBOC, Mouvement belge des objecteurs de croissance. Une tentative qui a échoué assez rapidement, notamment du fait que deux visions se percutaient en son sein sur ce qu'il y avait lieu de faire : juste fédérer les personnes déjà engagées dans des alternatives ou créer un mouvement politique à même de peser sur le débat politique en vue d'y porter les arguments et les propositions nécessaires à la transformation de notre société.

3. L'AdOC, l'Association d'objecteurs de croissance, s'est alors constituée fin 2008 avec la volonté affichée de créer un mouvement politique – attention : pas un parti – pour la décroissance. Son point de départ : l'organisation, en février 2009, d'une première réunion publique sur l'objection de croissance et ses traductions politiques au titre éloquent de « Choisir la décroissance ». L'affiche dévoile pour la première fois l'escargot qui nous sert toujours de porte-drapeau aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> Voir notamment le travail porté par le Grappe en 2006 sur la renaissance du local et en 2007 sur l'Après développement, le travail de l'asbl Respire, celui des Amis de la terre ou encore de Rencontre des continents depuis leur création.

La rencontre a connu un succès qui dépassait largement nos espérances. À son issue, 250 personnes se sont inscrites pour participer activement au processus constituant qui a mené, 9 mois plus tard, à la création du mpOC, le mouvement politique des Objecteurs de croissance.

Depuis lors, nous poursuivons notre chemin. Nous sommes devenus des marathoniens de la décroissance, parfois cahin-caha, mais toujours avec la conviction de son absolue nécessité.

Michèle Gilkinet

## Les citations du mois

*« Ce qui va dans le sens d'un véritable progrès serait ce qui lutte contre l'obsolescence de l'homme, contre ce faux progrès qui tend à rendre l'homme superflu. Il faut en somme que l'homme revienne dans le monde, de manière à en redevenir le gardien plutôt que le maître tyrannique qui en use et abuse à sa guise, au risque même de ruiner ses propres conditions de vie et de survie et de se retrouver pris, comme l'apprenti sorcier, à son propre piège. Tout ce qui va en ce sens serait alors décomptable comme progrès effectif et le reste comme menace. »*

**Dany Robert-Dufour (philosophe français)**

*« Les gens veulent ce mode de consommation, ce type de vie, ils veulent passer tant d'heures par jour devant la télé et jouer sur les ordinateurs familiaux. Il y a là autre chose qu'une simple manipulation par le système et les industries qui en profitent. Il y a un énorme mouvement où tout se tient : les gens se dépolitisent, se privatisent, se tournent vers leur petite sphère privée – et le système leur en fournit les moyens. Et ce qu'ils y trouvent, dans cette sphère privée, les détourne encore plus de la responsabilité et de la participation politique. »*

**Cornélius Catoriadis  
(philosophe et psychanalyste grec)**

*« Il faut bien reconnaître qu'en dehors de quelques cercles anarchistes et radicaux, de certains "expérimentateurs sociaux" au dévouement admirable et des militants de la décroissance (dans la mesure où celle-ci conduit, par définition, à remettre en question le mode de vie capitaliste lui-même), bien peu nombreux sont ceux, à gauche, qui ont déjà su faire quelques pas cohérents dans la bonne direction, et retrouver ainsi les intuitions émancipatrices du socialisme originel. »*

**Jean-Claude Michéa (philosophe français)**

*« On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter. »*

**Emmanuel Kant (philosophe allemand)**

*« Pour pouvoir penser, il faut avoir appris  
à se soutenir dans le vide. »*

**Jean-Pierre Lebrun (psychanalyste belge)**

# Écologie

## Repolitiser l'écologie

Le 19 juin 2019, j'étais invité à présenter l'évolution de la pensée écologiste dans le cadre de la 3<sup>e</sup> soirée du cycle « (Re-)politiser l'écologie, un champ de bataille! »<sup>2</sup>. Co-organisé par Rencontre des Continents, Bruxelles Laïque, Présence et action culturelle, TamTam, SAW-B, Barricade et Acteurs des temps présents, ce cycle lance des débats essentiels avec des acteurs de la mouvance la plus radicale des forces vives de la Belgique francophone. Si vous avez le temps, vous pouvez écouter l'intégrale des débats avec Daniel Tanuro et Brigitte Gloire sur le site de POUR : <https://pour.press/repolitiser-lecologie-un-champ-de-bataille/>.

Mais voyez ci-dessous le résumé de mon intervention.

Le titre de cette soirée étant « Histoire et actualité des stratégies dans les mouvements écologistes », je vais centrer mon intervention sur le passé, laissant le soin à Brigitte et Daniel de parler du présent et de l'avenir.

On pourrait débiter l'histoire de l'écologie en 1866, quand le biologiste allemand Ernest Haeckel a forgé le mot « écologie ». Ce qui fut donc d'abord une science avait pour but d'étudier les interactions des êtres vivants dans leur milieu naturel. Quand j'ai annoncé, il y a 50 ans, à mon beau-père, prof de botanique aux facultés de Gembloux, que j'entamais des études d'écologie végétale, il m'a dit que c'était la bonne vieille phytosociologie car, oui, les plantes vivent en société, entre elles mais aussi avec les animaux et avec le monde inanimé. Un des animaux en question est l'espèce *homo sapiens*.

L'écologie intervient donc au moment où l'on se met à considérer que l'humain n'est plus un être à part, mais qu'il est immergé, partie prenante des écosystèmes terrestres qui lui permettent de vivre. Début de la fin, donc, de deux bons millénaires de dualisme platonicien et chrétien homme/nature, âme (divine)/corps (pécheur).

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> et au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, s'appuyant sur cette science, des penseurs commencent à critiquer durement l'impact de la société productiviste sur l'environnement naturel. On pourrait citer l'anarchiste Elisée Reclus, enterré au cimetière d'Ixelles, ou le promoteur oublié de la géographie anthropologique, Franz Schrader.

Sont plus connus d'autres analystes des impacts sociétaux et écologiques du technologisme et de l'industrialisme comme Lewis Mumford qui, dès les années 1930, dénonce la méga-machine toujours en expansion. Du côté francophone, on citera Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, ces protestants bordelais qui analyseront les méfaits et la logique du système technicien.

Après la parenthèse de la Seconde Guerre mondiale, les critiques du productivisme se multiplieront, et l'on cite souvent comme déclencheur de la pensée écologique l'ouvrage de la scientifique états-unienne, Rachel Carson, qui, dans *Silent Spring*, (Printemps silencieux) en 1962, montre que l'abus de pesticides a des conséquences désastreuses. Toujours aux USA, Murray Bookchin, dès 1962, écrit *Our synthetic environment* (Notre environnement synthétique) et *Écologie et pensée révolutionnaire*. Le parcours de Bookchin est exemplaire et parallèle à celui d'André Gorz: tous deux marxistes très engagés, deviennent écologistes, écrivent, l'un *The Ecology of freedom* (L'écologie de la liberté) et l'autre, *Écologie et liberté*, à peu près au même moment, sans se connaître à l'époque. Bookchin développera ses idées de confédéralisme démocratique ou municipalisme libertaire qui a une influence certaine, notamment aujourd'hui au Rojava, le Kurdistan syrien. Le mouvement est lancé, Ivan Illich ou Cornelius Castoriadis ajoutent des réflexions pertinentes et, en 1972, paraît le rapport *Halte à la croissance ?* de Meadows & alii, groupes de chercheurs du MIT (Massachusetts Institute of Technology). On assiste à une multiplication des associations environnementalistes/écologistes (Greenpeace, Amis de la Terre...) au cours des années 1970.

En 1974, René Dumont inaugure l'entrée de l'écologie sur le terrain de la politique politicienne avec sa candidature à la présidentielle française. On remarquera que beaucoup d'écologistes importants : René Dumont, François Partant, Gilbert Rist, Serge Latouche sont des économistes ayant œuvré dans les pays du sud où ils ont réalisé que le « développement » à l'occidentale qui est imposé est une catastrophe pour les peuples de ces régions.

Fin des années 1970, on assiste à la création des premiers partis écologistes (Grünen, en Allemagne, en 1977 ; ECOLO en 1980 ; Agalev en 1981 ; Les Verts français en 1982...). Déjà alors, on constate des tensions qui persistent aujourd'hui : *realos versus fundis* (réalistes versus fondamentalistes), éthique de la conviction ou éthique de la responsabilité, écolo-

gistes du quotidien et politiques (éco-gestes ou colibris d'aujourd'hui), craintes de l'affaiblissement du tissu associatif. L'inévitable domination des *realos* au sein du parti ECOLO après 2000 a conduit à l'émergence d'un mouvement tel que le mpOC que je représente ici aujourd'hui. La tension se cristallise entre redistribution/technophilie *versus* anti-productivisme/décroissance.

Les succès des écologistes en politique ont amené des politologues à se pencher sur le phénomène. En Belgique, Pascal Delwit et Jean-Michel Dewaele (professeurs de sciences politiques à l'ULB) produisent, en 1966, *Les Verts en politique*, où ils montrent que le parti ECOLO résulte de la convergence de mouvements environnementalistes mais aussi pacifistes, féministes, Nord-Sud, anti-autoritaires ayant émergé après 68. L'axe central est l'anti-productivisme. Vincent de Coorebyter (philosophe et politologue belge) note l'apparition d'un nouveau clivage politique essentiel qui structure nos sociétés : après gauche/droite, laïque/confessionnel, centre/périphérie, est apparu : matérialiste/post-matérialiste (ou antiproduktiviste).

Toute cette agitation ne laisse pas les dominants sans réaction : dans les années 1980 se développe la contre-révolution néo-conservatrice et des contre-feux sont allumés : grand-messes onusiennes, rapport Brundtland, Sommet de la Terre, COP (Conférence des Parties). Le tout s'appuie sur une arnaque sémantique, le *sustainable development*, qui devrait vouloir dire «développement supportable», devient le développement durable, c'est-à-dire la croissance qui dure.

On constate donc que, malgré des prises de conscience multiples et les succès électoraux partiels des partis verts, malgré des mesures politiques correctrices et préventives, les dégâts du productivisme augmentent. On passe des nuisances locales à des nuisances globales (couche d'ozone, dérèglement climatique, perte de biodiversité...). Tous les indicateurs passent au rouge, le capitalisme sous sa forme néolibérale poursuit sa conquête de nouveaux marchés (géographiques, sociétaux, nouvelles technologies du numérique...).

En conséquence, depuis le début des années 2000, de nouvelles mobilisations plus radicales (ou plus désespérées) voient le jour face à échec global des résistances écologiques :

- le mouvement de la décroissance (Latouche dès 1986, *Faut-il refuser le développement ?*, *Le pari de la décroissance* en 2006)
- le mouvement de la Transition : à Totnes (Grande-Bretagne) avec Rob Hopkins en 2005 : mise en place de communautés résilientes pour l'après pic du pétrole et les chocs climatiques (le mouvement se mondialise en réseau de la Transition)
- le retour de l'idée de « communs » qui a animé beaucoup de sociétés avant la logique propriétaire et qui s'est progressivement étendue au monde entier à partir des *enclosures* (la privatisation des terres dans les campagnes anglaises au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)
- la collapsologie : il est trop tard car de grosses catastrophes sont inéluctables, il faut s'y préparer pratiquement et psychologiquement
- le mouvement de la Deep Green Resistance : convaincus de l'urgence environnementale et de l'impasse des stratégies actuelles, ces activistes envisagent d'utiliser des moyens plus radicaux pour accélérer la fin de la civilisation industrielle, allant de la désobéissance non-violente jusqu'à la destruction d'infrastructures nocives (Derrick Jensen, Peter Gelderloos).

Ma conclusion : depuis la défaite des premiers économistes, les physiocrates (qui pensaient que la richesse venait du soleil, de la terre et de l'eau, oubliant la chlorophylle) face aux mercantilistes (Mandeville, Adam Smith), chaque génération a lancé des cris d'alarme face à un système dont les impacts sociaux, sociétaux et environnementaux sont très lourds. Mis en place progressivement, ce système au fonctionnement admirablement analysé par Marx qu'on l'appelle capitalisme, productivisme ou système thermo-industriel, a séduit par sa capacité à apporter une croissance matérielle, source de confort pour certains, mais au détriment d'autres valeurs essentielles.

En 2019, il devient évident pour beaucoup que ses effets négatifs l'emportent largement sur ses effets positifs mais la force de ce système est telle qu'il empêche toute rupture conséquente. L'écologie politique, dans ses différentes versions, est à la pointe de la contestation de cette logique hyper-productiviste et elle convainc aujourd'hui de plus en plus largement, notamment ceux qui, depuis deux siècles, s'opposent surtout aux dégâts sociaux du capitalisme. La conjonction de ces deux traditions de lutte est nécessaire, mais elle ne sera pas facile. En effet, l'écologie remet en cause des valeurs qui étaient centrales dans la tradition passée de la gauche : le productivisme (faire croître le gâteau pour satisfaire les besoins des plus démunis), la foi dans la technologie (qui est toujours l'argument qu'avancent les dominants pour ne pas remettre en cause le productivisme/consumérisme si profitable au capital), la sacralité du travail car il est la force que les exploités peuvent opposer aux exploités. La convergence des luttes est actuellement en cours car les méfaits

du système dominant sont tels que la nécessité de la résistance est évidente. Mais il faudra encore beaucoup de dynamiques comme celle que les organisateurs de ce soir – qu’il faut remercier – ont initiée pour avoir une convergence d’idées qui permette l’émergence d’un bloc historique à même de parvenir à une véritable rupture avec la trajectoire tragique qu’emprunte aujourd’hui l’humanité.

Alain Adriaens

## L'actualité en chiffres

**1** : Dans une petite ville pétrolière de l'Ouest canadien, suggérer lors d'un spectacle de fin d'année que le Père Noël se déplace en traîneau électrique a provoqué un tollé et obligé une école à présenter ses excuses. Pour certains parents d'élèves de l'école « Prairie Horizons » de la ville d'Oxbow, dans la province de la Saskatchewan, le message écologiste du concert intitulé « *Le père Noël se met au vert* » a été perçu comme un véritable « *coup de pied en dessous de la ceinture* » par les employés de ce secteur en crise.

**5** : Lorsque l'on parle de Big Data et d'espionnage de nos vies privées, ce sont souvent les smartphones ou les objets connectés qui sont pointés du doigt. Et pourtant, un autre objet de notre quotidien, bien plus ancien que le smartphone, est en train de devenir un mouchard en puissance : la voiture. Les derniers modèles de voiture sont bourrés d'électronique, et de capteurs, qui permettent par exemple l'automatisation de l'allumage des phares ou des essuie-glaces, le freinage automatique, d'être prévenu lorsque l'on s'approche trop près d'un obstacle, de savoir si notre manière de conduire est écologique, etc. La nouvelle étape, c'est la mise en réseau de ces données, avec l'arrivée de la 4G (et bientôt la 5G) intégrée.

**31** : A Liège, la Ville interdit aux pompiers de distribuer des pains-saucisses aux sans-abris, le soir du réveillon de Nouvel An, sur la voie publique. La demande d'action caritative avait été introduite par un peloton de pompiers de garde, le 31 décembre. L'idée, c'était simplement de partager un moment de solidarité un jour de fête, place Saint-Lambert, avec les SDF. En novembre 2016, les membres d'un collectif avaient été verbalisés après avoir distribué des repas chauds aux sans-abris sur la place Saint-Jacques, toujours à Liège. A l'époque, les autorités justifiaient cette sanction « *par le règlement communal qui interdit toute occupation de la voie publique sans autorisation préalable* ».

**?**: Le rejet dans l'environnement (mer ou air) de l'eau contaminée de la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi est l'unique option restante après que les experts ont exclu un stockage de longue durée, ont précisé les autorités japonaises à l'Agence France Presse.

# Philosophie

J'ai testé pour vous

## *Transhumanisme : la grande illusion*

L'autre jour, j'entre dans une librairie et mon regard est accroché par un titre : *Transhumanisme : la grande illusion*<sup>2</sup>. Sachant que les transhumanistes sont la pointe extrême des innovateurs déchaînés, ces adorateurs fous du technologisme, ennemis jurés des décroissants, je l'achète (10€) afin d'enrichir mes arguments.

Rentré à la maison, je me mets à feuilleter... Surprise ! : L'ouvrage est paradoxal. Certes, le transhumanisme y est dénoncé avec moult arguments pertinents mais est aussi farci de propos réactionnaires plutôt choquants. Je suis tombé sur le livre d'un bio-conservateur chrétien, admirateur des manifestants qui s'opposent au mariage pour tous mais aussi critique fort intelligent de ceux qui croient dans les bienfaits des illimitations rendues possibles par les technologies modernes. Je décide donc de lire studieusement les 587 pages du bouquin pour en tirer tous les enseignements sur ce qui nous rapproche mais aussi nous sépare de cette droite qui, comme nous, dénonce les illimitations. Mais comme le dit un ami philosophe : « *Rien de plus dangereux que le mélange du vrai et du faux dans le même discours* », cela nous oblige à trier avec soin le bon grain de l'ivraie...

Cette fin de phrase d'inspiration biblique plairait sans doute à l'auteur du livre puisque Internet, qui sait beaucoup de choses, m'apprend que l'auteur, Bertrand Vergely, est un philosophe, auteur de nombreux essais depuis 1995 mais aussi un théologien orthodoxe (professeur à l'Institut théologique Saint-Serge).

L'ouvrage se dit être une trilogie et, de fait, il se compose de trois parties fort différentes qui ont fait l'objet d'essais précédemment publiés. La première partie, « La tentation de l'homme-Dieu » comporte de nombreux arguments que les décroissants peuvent partager. L'auteur y révèle sa brillante érudition philosophique et une richesse de citations et de références époustouflantes. Cela va de notre ami Olivier Rey jusqu'à Alain Souchon (« *Carrément méchant, jamais content !* ») en passant par Jean Baudrillard dont je me plais à reprendre cette jolie phrase : « *Rien n'évoque plus la fin du monde qu'un homme qui court seul devant lui sur une plage, enveloppé dans la tonalité de son walkman, muré dans le sacrifice solitaire de son énergie, indifférent même à une catastrophe puisqu'il n'attend plus sa destruction que de lui-même.* ». Notre anti-Yuval-Noah-Harari a de jolies formules pour décrire les illusions des partisans du *no limit* : « *Moi narcissique primaire* », « *Un je sans frontières* », « *Un auto-érotisme absolu* » ou « *Que ma volonté soit faite...!* ». Sur base de raisonnements philosophiques joliment étayés, Vergely montre que le rejet de toute souffrance et la peur panique de la mort risquent fort de mener à un suicide collectif. (Nietzsche : « *On peut mourir d'être éternel* »). Recensant tous les actes ridicules que commettent ceux qui veulent prendre leurs désirs pour des réalités, cette première partie est globalement convaincante quant à l'aberration qu'est le transhumanisme. Ce qui la distingue de notre façon de penser de décroissants est que la motivation non cachée est le rejet de tout matérialisme : si le transhumanisme est mauvais pour l'avenir des humains, il est aussi un Mal car il nie la transcendance qui est par-dessus toute réalité. Ce chrétien convaincu (ce qui est respectable) montre tout au long de cette première partie que la foi chrétienne est un néo-platonisme : la filiation est prouvée par de nombreuses références à l'idéalisme de celui qu'on appelle le père de la philosophie. Pour Vergely comme pour Platon, le monde des Idées étant le seul qui existe vraiment, la démesure des transhumanistes est folie car, par son matérialisme, elle nie le Très-Haut qui doit rester le maître de ce qui peut être et de ce qui ne peut pas être. Comme le dit Luther : « *Ce ne sont pas les œuvres qui sauvent, mais la foi* ».

La seconde partie intitulée « *Traité de résistance pour le monde qui vient* » est la plus dérangeante pour un décroissant ayant une fibre un tant soit peu sociale. En effet, ce très long chapitre est un plaidoyer contre ce que l'auteur appelle « la gauche » et donc tout ce qui n'est pas d'une droite conservatrice. Les libéraux et les libertariens, eux non plus, ne trouvent donc pas grâce aux yeux de notre philosophe. Une tactique constante du texte est de nommer « *communisme* » toute pensée un tant soit peu progressiste. Ainsi donc, même le capitalisme néolibéral actuel est accusé d'être une concrétisation du communisme. Certes, il est totalitaire vu son actuelle domination sur la quasi-totalité de la planète, mais de là à

---

<sup>2</sup> Bertrand Vergely, *Transhumanisme : la grande illusion, La trilogie d'un philosophe engagé*, Ed. Le Passeur, 2019, compilation de trois essais précédents, 2015, 2017 et 2018..

l'assimiler au communisme, il y a un pas étonnant à franchir... Pour ce faire, notre très érudit auteur, qui connaît bien et dénonce à juste titre les sophistes de la Grèce antique et les scolastiques du Moyen-Age, n'hésite pas à user de leurs techniques. Ainsi, il part « d'un marchand de fruits et légumes mettant au milieu de son étal une banderole avec un slogan communiste bien connu : "prolétaires de tous les pays, unissez-vous!" » pour décréter « la grande réconciliation communisme/capitalisme ». Ce truc publicitaire ayant été rapporté par Vaclav Havel, Vergely s'appuie longuement sur cet opposant au communisme et démocrate admirable pour développer ses propres convictions.

Le philosophe énonce beaucoup d'arguments que ne peuvent qu'approuver tous les opposants au transhumanisme. Il a de belles formules sur ces « individualistes contemporains prenant leurs désirs pour des réalités », sur ces « pulsions adolescentes qui rêvent de pouvoir toute faire en appelant cela démocratie ou affirmation de la vie ». Si l'on peut être d'accord avec le constat que le système productiviste détruit toutes les valeurs pour les remplacer par une valeur, le capital, mesuré collectivement par le sacro-saint indicateur qu'est le PIB, on se distancie du seul recours que propose Vergely : la transcendance, l'essence humaine d'origine divine.

Si l'on se sent souvent surpris par les acrobaties que doit pratiquer l'auteur pour dénoncer la folie transhumaniste venue de la Silicone Valley sans prendre une logique position de gauche, on retiendra ses raisonnements et argumentations brillantes qui rejoignent celles des décroissants opposés aux illimitations des adorateurs du productivisme.

Le troisième chapitre, « La destruction du réel. La fin programmée de l'humain a-t-elle commencé ? » est plus intéressante pour un non-croyant. Les premiers sous-chapitres, « Les gnostiques et l'oubli du sexe », « Engels et l'oubli de la famille », « Simone de Beauvoir et l'oubli de la femme », « Françoise Héritier et l'oubli de l'enfant », Peter Sloterdijk et l'oubli de la filiation » rassureront ceux d'entre nous qui sont l'objet d'attaques malveillantes de la part d'une minorité de féministes hyper-radicales, d'homophiles, de transphiles qui n'acceptent aucun frein à leurs désirs d'utiliser toutes les possibilités de la science et des technologies médicales pour bousculer le réel et le remplacer par la réalisation de leurs fantasmes les plus fous, au péril de déstabiliser toute la société, déjà bien déséquilibrée par d'autres avancées irréflechies du technologisme. Sans partager le souhait d'un retour aux valeurs chrétiennes de Vergely, on peut constater que quatre ou cinq millénaires de pensées gréco-judéo-chrétiennes ont construit une culture, des valeurs et une éthique que veulent mettre à bas les adorateurs du techno-progressisme capitalistique.

La suite de ce chapitre est également intéressante. Vergely y passe en revue et démonte la pensée de ceux qui, à son estime, ont permis l'avènement de la modernité et de la post-modernité qui autorisent le transhumanisme. Sans partager toutes ses détestations, on peut apprécier de belles analyses dont on peut retenir des arguments pertinents. Dans un ordre plus ou moins chronologique, voici, sans surprise, celles et ceux que Vergely n'aime guère (à des degrés divers) : Machiavel, La Mettrie, Arcimboldo, Hobbes, Sade, Leibniz, Comte, Darwin, Engels, Marx, Nietzsche, Freud, Reich, De Beauvoir, Foucault, Deleuze, Onfray, Harari et, le plus détesté car le plus détestable, Laurent Alexandre. Par contre, Pascal, Descartes, Mary Shelley, Dostoïevski ou Bergson seraient du bon côté de la pensée... On s'étonnera que Spinoza, pourtant le premier philosophe athée (sans le crier sur tous les toits) et Giordano Bruno, pourtant brûlé pour hérésie, sont épargnés. Avec cette longue liste, nous réalisons que *Transhumanisme, la grande illusion* permet d'entrevoir comment un philosophe de droite, mais proche des thèses de la décroissance, lit les œuvres qui sont aussi celles qui ont nourri nos propres analyses d'objecteurs de croissance.

Difficile d'envisager une possible réconciliation avec quelqu'un pour qui la sociologie est nocive car elle montre que les individus ne sont rien sans la société qui les nourrit, physiquement et intellectuellement (même si l'individualisme doit être dénoncé). Il ne le dit jamais, mais on pourrait deviner que le régime qui aurait les faveurs de notre philosophe serait une monarchie de droit divin (ou alors un gouvernement de sages platoniciens). Sans que le terme personnalisme ne soit jamais utilisé, on trouve chez Vergely une valorisation de la personne dont la valeur réside dans un esprit, une âme, d'origine divine qui en fait toute la valeur, l'essence, qui distingue radicalement l'humain des autres créatures vivantes. Toutefois, puisque que l'adversaire, celui qui domine nos sociétés, est le productivisme capitaliste, avec son avant-garde accélérationniste qu'est le transhumanisme, peut-être serait-il possible de nouer des alliances objectives et temporaires avec ceux qui pensent comme lui.

Et si c'était Spinoza qui nous mettait d'accord ? Ce penseur qui rassemble aujourd'hui tous les suffrages, à gauche comme à droite ? Quand Spinoza dit « *Deus sive natura* » (*Dieu, c'est-à-dire la Nature*), pour décrire ce principe supérieur, à la source de tout, ne fait-il pas le lien entre ceux qui ont besoin de croire en une transcendance, Dieu, et ceux qui se contentent d'une immanence, la Nature, qui, aux yeux des écologistes conséquents, est ce sacré qui mérite et justifie respect et amour. D'ailleurs, souvent, Vergely et les penseurs écologistes utilisent le même mot pour le décrire : la Vie.

**Alain Adriaens**



# Le dossier du mois

## Le 4<sup>e</sup> discours paradoxal : le discours du s()avoir, la société de l'a-pensée

Depuis plusieurs années, nous assistons à une démocratisation des *savoirs* grâce à l'avènement du numérique. Internet octroie en effet la possibilité à chacun d'accéder en quelques clics à une vaste base de données, d'autant plus instantanément que la Toile s'est immiscée jusque dans les poches de la plupart de nos contemporains. Ce fait ne va pas sans susciter quelques interrogations. La question de départ qui anime notre démarche aujourd'hui est celle-ci : et si la multiplicité des *savoirs* à l'œuvre dans nos sociétés actuelles conduisait paradoxalement l'être humain à l'ignorance ? Dans le but de parcourir l'objet de cette *pensée*, il nous semble opportun de définir certaines notions essentielles. Nous avons bon espoir que leur lecture, bien que de prime abord fastidieuse, permettra au lecteur de s'appropriier le texte qui suit.

Nous entendons par *savoir*<sup>3</sup> un ensemble de *connaissances* acquises par l'étude et l'expérience. Son élan peut aussi bien s'orienter vers un objet<sup>4</sup> de *pensée* (comme dans la philosophie ou la science) que vers un objet d'action (ce que l'on peut retrouver dans l'art). Le *savoir* repose sur un processus d'assimilation et de digestion, par le sujet animé d'un désir de *connaître*, de ces objets de *pensée*. Il s'oppose de fait originellement à une simple accumulation d'informations. Il est, mis à part dans le cas où il se confond à l'acte de *croissance* absolue, toujours potentiellement sujet à la remise en question.

Nous entendons par *connaissance*<sup>5</sup> l'acte par lequel la *pensée* assimile l'objet à l'intérieur d'elle-même. Aussi bien le *savoir* que la *connaissance* sont originellement opposés au concept de *croissance*. Cependant, poussée à son paroxysme et dissociée des processus de la *pensée*, la *connaissance* peut mener à la *croissance*, ce qui ne veut pas forcément dire que toute *croissance* soit dénuée de *pensée*.

Nous entendons par *croissance*<sup>6</sup> le fait de tenir un ensemble de choses pour irréfutables, que ces choses soient basées sur des preuves tangibles ou non. Tel que nous employons le concept, il peut être rapproché de l'acte de foi, mais n'est pas réductible à la religion. Si la *croissance* oblitère la *pensée*, elle n'en est pas moins nécessaire à toute vie décente. Partout et de tous temps les êtres humains sont et ont été obligés de *croire* en des *significations imaginaires sociales*<sup>7</sup>. Si la *croissance* clôture la *pensée*, elle est néanmoins indispensable, dans une juste mesure, à l'individu ; elle lui permet en effet d'établir un socle sur lequel reposera son existence.

Nous entendons par *raison*<sup>8</sup> la faculté de *connaître*, de juger et d'agir conformément à des principes. Elle renvoie, plus particulièrement dans nos sociétés contemporaines, à la partie méthodique et stratégique de l'*intellect*, là où le *logos* (c'est-à-dire, chez les Grecs, la *raison* qui découle de la capacité à utiliser une langue) figure quant à lui la dimension affective de l'*intellect*. Telle que la *raison* est utilisée dans nos sociétés techno-scientistes, son objectif réside dans la *maîtrise* absolue de l'objet dans le but d'apaiser l'angoisse inhérente à notre condition d'être mortel.

Nous entendons par *maîtrise*<sup>9</sup> la capacité du sujet à contrôler, soit par les actes, soit par la *raison*, soit en combinant la *raison* et l'acte (par la rationalisation) un objet donné.

---

<sup>3</sup> Vient du latin *sapere* : avoir du goût, du jugement.

<sup>4</sup> À entendre comme ce qui est placé devant le sujet, ce vers quoi s'oriente le désir de celui-ci.

<sup>5</sup> Vient du latin *cognito* : action d'apprendre à *connaître*. Le mot est également à rapprocher du latin *cognoscere* : *savoir avec*.

<sup>6</sup> Du latin *credentia* : créance (qui est une dette) ou crédence (meuble sur lequel on faisait l'épreuve des mets et des boissons destinés aux princes afin d'éviter leur empoisonnement). Renvoie également au latin *credere* : tenir pour vrai.

<sup>7</sup> Une signification se compose, selon le philosophe et psychanalyste Cornélius Castoriadis, de trois dimensions : elle représente une idée, porte un affect, et s'articule à une finalité. De fait, une signification a pour fonction de représenter une chose à l'esprit. Par exemple, le mot chien peut évoquer la représentation d'un animal à quatre pattes, ou alors une injure. Ensuite, cette signification est chargée affectivement. Selon que notre meilleur ami d'enfance ait été un chien, ou que nous ayons été mordu par un chien à 3 ans, la visualisation de cet animal n'aura par le même impact affectif pour l'individu qui y est confronté. Enfin, le chien possède différentes finalités : d'animal de compagnie dans la culture occidentale, il devient un plat nourricier dans la culture asiatique. L'ensemble des significations d'une société est ce qui donne sens aux choses. Pour cela, elles doivent être partagées, crues et prises pour vraies, par un large panel d'individus composant cette société.

<sup>8</sup> Vient du latin *ratio* : calculer, méthode, tenir des comptes.

<sup>9</sup> De l'ancien français *maistre* : celui qui dirige, qui commande.

Nous entendons par *intellect*<sup>10</sup> l'ensemble des processus psychiques visant à la *connaissance* certaine d'une chose. Tel qu'il est employé aujourd'hui dans nos sociétés, il se retrouve de plus en plus détaché du *logos* et évoque particulièrement à un acte de pure réflexion logique ou opératoire. Il tend à réifier l'objet de *pensée* (que celui-ci soit une formule mathématique, un questionnement philosophique ou un être humain) par la *maîtrise* absolue exercée sur lui. Tel que nous l'employons dans ce texte, c'est-à-dire tel que le social l'emploie nous semble-t-il dans une large mesure, le concept d'*intellect* est dissocié de la *pensée*.

Nous entendons par *pensée*<sup>11</sup> l'élan qui pousse un sujet à *comprendre* un objet. Elle présuppose notamment plusieurs principes : la réflexivité (retour de la *pensée* sur elle-même) ; l'ouverture ou pénétrabilité (capacité à faire rentrer à l'intérieur d'elle des éléments venant de l'extérieur) ; le principe de non-fixation (ne se fige pas dans un corpus d'idées fixé une fois pour toute) ; la capacité de digestion (il ne s'agit pas de simplement gober d'une manière brute les éléments extérieurs mais de les mélanger avec l'intériorité afin de s'approprier un objet de *savoir*) ainsi et surtout le principe d'incertitude. Tel que nous l'entendons, ce concept réunifie les parties méthodiques et affectives de l'*intellect*. Le sujet *pensant* reconnaît, de bout en bout de son élan, l'existence de l'objet.

Nous entendons par *compréhension*<sup>12</sup> l'action d'embrasser un objet par la *pensée*. Le concept renvoie également à la faculté de se mettre à la place de l'objet en question, c'est-à-dire à la place d'autrui, sans se confondre avec lui. Elle n'annule par conséquent pas l'existence de l'autre. Elle reconnaît et respecte l'altérité, c'est-à-dire le caractère essentiellement autre que soi.

Maintenant que nous avons proposé au lecteur une définition de nos concepts, nous pouvons nous atteler à un portrait plus approfondi de ceux-ci. Cette démarche nous semble capitale si nous désirons appréhender le 4<sup>e</sup> discours paradoxal que nous avons nommé *discours du s'()*avoir à l'œuvre dans la société contemporaine<sup>13</sup>. Nous allons à cet effet et dans un premier temps reconvoquer Cornélius Castoriadis, philosophe que nous avons l'habitude de convier dans nos écrits et dont nous avons plus particulièrement examiné la *pensée* sur la question de l'*autonomie* dans un précédent article<sup>14</sup>. Il ne sera bien entendu pas question ici d'approfondir la thèse de Castoriadis, mais de rappeler l'un des principes essentiels de celle-ci.

Selon notre *penseur*, il existe et il a toujours existé, au sein des collectivités humaines, deux projets fondamentaux *a priori* opposés : un projet d'*autonomie* et un projet de *maîtrise*. L'existence étant intrinsèquement dénuée de sens, il revient à l'homme de lui en attribuer un. Pour éviter une désagréable plongée dans l'angoisse résultant de sa condition d'être mortel, l'homme a tout intérêt à tenter de *maîtriser* le chaos dont il est issu. De là, il modèlera le monde en lui attribuant des significations sur lesquelles il pourra étayer son existence. C'est là une des tâches de la religion, de la philosophie ou de la science. Toutes ces disciplines, bien que différentes entre elles, reposent sur une tentative de domestication du chaos afin de rendre familier des objets incertains. Le projet de *maîtrise* a, de tout temps, accompagné les collectivités humaines. Il trouvera néanmoins dans la Renaissance les potentialités de sa pleine expansion par l'intermédiaire de la mainmise de l'homme, grâce à la *raison*, sur la nature qui l'entoure.

Aux côtés du projet de *maîtrise* existe un projet d'*autonomie*, particulièrement perceptible autrefois dans la société de l'Athènes antique. Les hommes qui en sont les dépositaires ont conscience que les lois auxquelles ils obéissent sont issues de leur propre création. Une société qui ferait du principe d'*autonomie* son élément fondateur reconnaîtrait le chaos dont elle provient tout en s'affirmant comme l'autrice de ses propres lois. Mais ce n'est pas tout. Le projet d'*autonomie* ne peut pas être dissocié d'une réflexion sur la limite, dans le sens où l'homme véritablement *autonome* ne peut se permettre de faire tout ce que son *autonomie* lui permettrait de réaliser ; un tel homme *sait* qu'il existe des choses qu'il a la capacité de faire, mais qu'il ne peut décentement faire. Le libéralisme tel qu'il se dessine dans nos sociétés ne possède donc que peu de rapport avec le projet d'*autonomie* que nous discutons dans ce texte.

---

<sup>10</sup> Du latin *intellectus* : faculté de *comprendre*.

<sup>11</sup> Du latin *pensare* : peser

<sup>12</sup> Du latin *comprehendere* : prendre avec.

<sup>13</sup> Pour une introduction aux discours paradoxaux à l'œuvre dans le social, nous invitons le lecteur à (re)parcourir les articles sur le sujet à partir du numéro de l'Escargot déchaîné suivant : [https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot\\_37\\_version\\_numerique.pdf](https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_37_version_numerique.pdf)

<sup>14</sup> À consulter ici : [https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot\\_29\\_final.pdf](https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_29_final.pdf)

Bien qu'apparemment antinomiques, le projet d'*autonomie* et le projet de *maîtrise* ne le sont pas ; il existe toujours une volonté, même dans la société *autonome*, de domestiquer le chaos. C'est là que réside le but de tout être animé par une démarche devant le mener à la *connaissance* d'un objet donné. Castoriadis évoque à ce titre, dans son ouvrage *Fait et à faire*, que toute *connaissance* commence par une nécessaire interrogation. Mais qu'est-ce que recherche, avant toute autre chose, l'être investi par le désir de *connaître* ? Rien d'autre que la vérité. Tout être étant impliqué dans un processus de *connaissance* s'efforcera de solliciter un résultat. Mais une fois que celui-ci sera (apparemment) atteint, le penseur, le scientifique ou le citoyen lambda peut être conduit à une fixation sur le résultat avec lequel il s'identifiera, au point que tout questionnement de la vérité prétendument saisie apparaîtra comme une remise en cause de sa propre identité et sera donc évité. Ceci nous amène à *penser* que le processus de *connaissance* possède une contradiction interne ; la vérité, ne pouvant pas être questionnée, s'oppose au processus qu'il l'a fait naître. Ceci signifie que le processus de l'interrogation issu de la *raison* des hommes détient en lui-même les moyens de se donner sa propre mort.

Un autre philosophe, Raphaël Enthoven, va dans le même sens que Castoriadis. Reprenant Nietzsche dans son ouvrage *Morales provisoires*, l'auteur se questionne : « *Qu'est-ce que la connaissance ? Elle sert à trouver, parmi tout ce qu'il y a d'étranger, quelque chose qui ne soit plus pour l'homme un sujet d'inquiétude* ». Et qu'est-ce qui n'est pas sujet d'inquiétude, sinon ce qui est *connu*, c'est-à-dire ce qui est rangé dans la même case qu'une autre chose *connue* ? *Connaître*, dans son mouvement le plus extrême, consiste par conséquent à réduire l'autre à l'identique. En ceci, la finalité du processus qui mène l'être à la *connaissance* d'un objet n'est pas identique au processus de la *compréhension*. Ce dernier suppose en effet toujours l'existence d'un « avec », là où la *connaissance* peut mener le sujet à réduire l'objet à quelque chose de l'ordre du même. En somme, si toute *connaissance* n'est pas totalisante, loin s'en faut, le processus de la *connaissance* possède en lui-même des propriétés totalisantes.

Ce que nous tentons de signifier n'allant pas de soi, nous allons éclairer encore un peu plus la lanterne de notre très cher lecteur, et la nôtre par la même occasion : il semblerait, si notre hypothèse est fondée, que la *connaissance* affranchie du processus de *compréhension* peut mener l'homme à la *croissance* absolue au résultat que la *connaissance* a fait naître et par conséquent annihiler la *pensée*. La société techno-scientiste actuelle est fortement plongée, nous semble-t-il, dans ce processus paradoxal : se basant sur une pseudo rationalité censée être ouverte à tous questionnements, elle érige cette rationalité comme un principe ne pouvant être remis en question. Nous n'avons jamais été aussi libres qu'aujourd'hui de nous exprimer. Nous n'avons jamais été aussi capables de *maîtriser*, par la *raison*, la nature qui nous entoure. Et pourtant, nous n'avons peut-être jamais été aussi aliénés à un système de *croissance* (celle en la *raison* instrumentale) que nous ne le sommes actuellement. Là où la *raison* avait pour projet initial de congédier la *croissance*, celle-ci revient subrepticement en conférant à la *raison* des hommes une foi absolue qui ne se dit pas.

L'homme est obligé de *croire* – c'est-à-dire d'avoir rendu familier un objet d'incertitude – pour rendre le monde supportable. C'est ainsi que de tous temps il s'est évertué à recouvrir le chaos de l'existence par l'intermédiaire de la foi ou de la *raison*, cette dernière l'ayant amené à dompter toujours un peu plus l'environnement qui l'entoure. Il a ainsi, dès l'orée de son existence, attribué à certains phénomènes naturels comme la chaleur du soleil, les torrents diluviaux ou encore les processus de la vie et de la mort elle-même, les propriétés de dieux. Peu à peu au cours de l'évolution, la science et la *croissance* en la *raison* sont venues se substituer à la foi religieuse pour expliquer le monde : le soleil est ainsi devenu dans les imaginaires des hommes une masse gazeuse composée d'hydrogène et d'hélium. La pluie ? De la condensation de vapeur d'eau dans l'air. La vie et la mort ? Réduites à des processus chimiques et biologiques. La *raison* instrumentale a peu à peu démystifié le monde. Mais bien que nous explorions les cieux ainsi que les entrailles de notre corps, nous n'en sommes pas moins restés une énigme pour nous-mêmes. Cette énigme, soulevée et questionnée par la philosophie et la psychanalyse, ne peut trouver de réponse définitive. Elle est, par nature, soumise à un questionnement illimité. Pourtant, cette énigme est aujourd'hui recouverte par la *raison* instrumentale et le calcul. Si nous sommes obligés d'inventer un mythe qui nous concerne pour donner une consistance à l'être que nous sommes, ce mythe semble réduire de nos jours l'être humain à l'instrumentalisation de sa chair et de son esprit à des fins de profits. La *raison* instrumentale s'est substituée à la foi religieuse. Le nouveau sujet qui découle de ce processus n'a jamais autant été amené à s'appuyer sur sa subjectivité alors qu'il est, paradoxalement, voué à être objectivé par la machinerie capitaliste et croissantiste.

Nous décelons, au travers du début de notre analyse, deux types de *croissances* particulières : une *croissance* que l'on nommera spéculative (qui se retrouve dans la *croissance* en Dieu) et une *croissance* que nous proposons de nommer empirique (qui est, elle, basée sur les données de l'expérience comme c'est le cas dans la démarche scientifique ou dans la vie de tous les jours). Mais ce que nous tentons particulièrement d'énoncer est ceci : bien que la science soit basée sur la *raison* et des méthodes dites strictes permettant d'appréhender le réel objectivement (et bien qu'il faudrait, pour être un tant

soit peu rigoureux, remettre en question cette idée d'objectivité pure de la science étant donné que l'entièreté de sa méthode a été édiflée par des hommes, c'est-à-dire par des appareils subjectifs de *pensées*), elle n'en repose pas moins sur une *croyance* implicite et subjective en l'effectivité de la *raison* et des méthodes en question. Disons, pour bien nous faire *comprendre*, les choses d'une manière plus générale : je suis tout aussi bien obligé de *croire* que j'existe et que je suis un homme et non une vache laitière (processus *a priori* banal qui ne va pas forcément de soi), que de *croire* en l'authenticité des sensations que je perçois par l'intermédiaire de mes organes de sens (et ce, même si ces appareils de traitement des stimuli extérieurs ont pour effet de travestir la pureté de ces stimuli), pour trouver un semblant d'assise dans l'existence et me sentir relié à la communauté des êtres humains. C'est ici que se rejoignent tous les systèmes de *croyance*, que celui-ci soit une religion monothéiste ou la démarche scientifique de Karl Popper.

La science et la foi religieuse ont deux choses au moins en commun : toutes deux ont pour but de recouvrir le chaos originel et ont pour effet, quand on les prend dans leur sens absolu, de clôturer l'interrogation et de ligaturer la *pensée*. Cependant, les objets de *croyance* ne sont pas naturellement prédestinés à cette fin. Les astres de la voute céleste par exemple, ou encore l'océan et autres verts pâturages, bien que l'on *connaisse* leurs propriétés matérielles grâce à l'étude mise en œuvre par la *raison*, n'en nourrissent pas moins l'imaginaire de l'enfant et la créativité de l'artiste. S'ils sont doués de cette propriété, c'est que ces objets sont métaphorisables ; ils possèdent plusieurs dimensions qui échappent à toute tentative de clôture. Cette métaphorisation du monde nous semble être mise à mal aujourd'hui par le *discours du s( )avoir* que nous discutons dans ce texte. Nous faisons en effet l'hypothèse que le *discours du s( )avoir* contemporain, téléguidé par la *raison* instrumentale, étouffe dangereusement les processus de *compréhension* et de la *pensée* tels que nous les avons définis plus haut. Quand la *raison* refuse de s'interroger sur elle-même, elle ne peut que devenir toute-puissante dans les fantasmes qu'ils l'ont fait naître. C'est ainsi qu'elle se rapproche d'un acte de foi, alors qu'elle ne cesse de prétendre exactement le contraire sous base des principes soit disant objectifs qu'elle met prétendument en œuvre.

Il nous semble opportun, à cet endroit du récit, de rappeler brièvement la distinction établie par Emmanuel Kant entre la *pensée* et l'*intellect*. Notre philosophe considère la *pensée* comme un élan à *comprendre*, là où l'*intellect* renvoie à la *connaissance* certaine et vérifiable des choses. Pour en revenir à la démarche scientifique, celle-ci s'étaye plus préférentiellement sur l'*intellect* que sur la *pensée* afin de saisir d'une manière optimale son objet de *connaissance*, mais elle oublie que cet *intellect* n'est pas neutre et que les outils qu'il crée sont issus d'une *pensée* subjective. La science médicale démontre ce que nous tentons d'énoncer d'une manière exemplaire ; avec tout son appareillage de méthodes objectives scientifiquement valides, elle tente de *connaître* l'homme pour mieux en *maîtriser* ses aléas. Là-dessus, nous n'avons rien à lui reprocher. Le souci réside néanmoins dans le fait que dans le même mouvement, elle laisse les propriétés subjectives de l'être humain sur le quai. Le corps humain est certes de mieux en mieux *connu*, tandis que l'être humain est de moins en moins *compris*. La *connaissance* occulte la *compréhension* tout en ne s'étant jamais revendiquée aussi... *compréhensive*. Il en est de même de la tentative d'accaparement par l'homme des ressources de la Terre à l'aide des techno-sciences. Une fois réifiés par la *raison*, un arbre, une vache ou un homme n'ont en réalité plus aucune autre valeur que celle du profit qu'ils pourront générer. L'incapacité à supporter l'angoisse existentielle incite imperceptiblement l'homme à recouvrir le chaos originel par la tentative paroxystique de *connaissance* et de *maîtrise* du monde, de soi et des autres. Pendant ce temps, la *pensée* et la *compréhension*, entités par essence *immaîtrisables*, sont jetées dans les cloaques. Et on comprend aisément pourquoi : avec elles, il serait impossible de dénier l'existence propre de l'objet. Le capitalisme ne pourrait tout simplement pas y survivre car tout son édifice repose sur la réification de la matière vivante. Or, il ne peut y avoir de réification du vivant sans enclencher psychiquement dans le même mouvement un déni des propriétés subjectives du vivant.

Bien que la *raison* instrumentale prenne toujours plus d'ampleur, un paradoxe réside au sein de notre société contemporaine : plus aucune institution à l'heure d'aujourd'hui ne semble détenir dans ses mains de *savoir* légitime. L'affaîssement de la transcendance ainsi que le refus par l'homme contemporain de toute verticalité tend à délégitimer ceux qui se prétendent être les détenteurs du *savoir*. C'est ainsi que tout peut être remis en question et qu'aucune vérité ne prévaut par rapport à une autre. On pourrait se réjouir en voyant ici une avancée formidable qui favoriserait la naissance d'une société ouverte au questionnement illimité. Il n'en n'est rien. Ayant perdu ses repères d'antan, l'homme postmoderne devient méfiant vis-à-vis des sources de *savoirs* qui lui sont extérieures et s'en remet uniquement à lui-même, au risque de se fourvoyer complètement.

Nous avons choisis l'exemple du cyberspace pour expliciter nos propos. Internet est devenu aujourd'hui le lieu paradigmatique de l'illimitation. Les informations, toutes contradictoires et accessibles en un clic, y foisonnent et constituent un vivier où chacun peut venir s'abreuver à sa convenance. Sur Internet tout se vaut : l'opinion d'un artiste sur un sujet technique particulier est mise au même niveau que celle d'un spécialiste. C'est un lieu où on aime opiner. Il n'y a pas de

mal à opiner, bien entendu. Cet exercice pose néanmoins quelques embarras quand l'opinion n'est plus prise telle qu'elle est, c'est-à-dire comme un avis personnel, mais qu'elle prétend sans vergogne détenir une vérité qui se voudrait générale. S'il est vrai que l'opinant se réfère à des sources, celles-ci viennent souvent accréditer sa *croyance* initiale sur un sujet donné. Il récite, de la même manière que le ferait un mauvais élève ayant appris sa leçon d'histoire par cœur – preuve que l'on peut *connaître* un sujet sans le *comprendre* – ce qui a pu trouver grâce à ses yeux sur la toile. On pourrait supposer de prime abord que l'individu s'en remet ici toujours à une source de *savoir* extérieure à lui-même, c'est-à-dire à un *savoir* transcendant. Il n'en n'est rien. Tout se passe au contraire comme si la profusion d'informations et la liberté que le cyberspace octroie à l'individu créait en lui l'illusion qu'il devient le créateur de son propre *savoir*. L'individu *autonome* et libre penseur est invité à se construire, sur mesure, un *savoir* hermétique à toute *pensée*. Plongé dans un océan de données soit disant objectives et non hiérarchisées, il *pense*, *pense-t-il*. Alors qu'en réalité il se noie.

Ce n'est pas tout. Avec Internet, l'acquisition des *savoirs* peut s'affranchir de l'effort et de la lenteur ; le monde se trouve à disposition, dans la poche de chacun. Avec la connexion internet sur les smartphones, l'individu peut tout *savoir*, tout de suite, quand il le veut, où il veut. Nous percevons ici un rapprochement assez net avec la société de l'illimitation propre à notre époque et que nous critiquons dans les mouvements de la décroissance. En guise d'exemple, mentionnons qu'il existe aujourd'hui des applications sur les smartphones qui permettent, en photographiant une région de ciel étoilé pendant la nuit, de *savoir* à quelle constellation le regard curieux à affaire. Plus besoin de palabres ou d'avoir recours à son imaginaire pour interpréter les cieux ; il suffit pour cela de sortir le fabuleux outil de sa poche afin de clôturer définitivement les débats. On pourrait nous reprocher ici une critique facile de la technologie. Qu'elle différence existe-t-il en effet entre l'exemple mentionné à l'instant et le fait de recourir à une carte d'astronomie ? Pour nous, cette différence est évidente et concerne particulièrement la dimension de la temporalité. Nous n'allons pas nous y attarder ici étant donné que la temporalité constituera le sujet du 5<sup>e</sup> discours paradoxal.

Nous avons conscience, pendant que nous rédigeons ces lignes, que nous proposons au lecteur des propos quelque peu paradoxaux : d'un côté nous prétendons que, affaïssement du *savoir* hiérarchisé oblige, l'être ne s'en remet plus qu'à sa *raison* subjective pour appréhender le monde, tandis que de l'autre nous démontrons par un exemple banal que cela serait plutôt l'objectivité qui aurait pris le dessus. Mais c'est bien de ce paradoxe dont nous désirons témoigner ici même. Que le lecteur veuille bien nous laisser encore l'opportunité des quelques mots qui vont suivre afin d'étayer nos propos.

Bien qu'il puisse être appréhendé de différentes manières, nous ne considérons pas Internet comme un outil neutre. De par ses dimensions propres à l'illimitation, cet outil offre la possibilité à celui qui l'utilise de s'affranchir du processus de la digestion du *savoir* nécessaire à toute *pensée*. L'être connecté peut ingérer dans un temps record une multitude d'informations et les expulser tout aussi vite sans qu'elles n'en passent réellement par la tuyauterie de la *pensée*. La démarche que nous discutons ici n'a rien à voir avec la *pensée* telle que Kant l'entend. Elle est plutôt à rapprocher d'une forme d'*intellect* recherchant non pas à *savoir* mais à *s'avoir*, c'est-à-dire à se voiler la face. C'est ainsi que les discours a priori *intelligents* pullulent, alors qu'ils sont dénués de véritables fonds de *pensée*. Puis au final, si internet était un outil aussi magique qu'on le prétend, où sont les génies qu'il est censé générer ? Certainement pas à l'école ni dans les universités. Ces institutions, autrefois destinées à développer la *pensée* de l'individu, sont devenues aujourd'hui des lieux où l'étudiant vient emmagasiner une quantité d'informations sans réellement les *comprendre*.

Nous désirons formuler une autre critique concernant Internet : les moteurs de recherche que l'on y retrouve sont basés sur des algorithmes qui vont prendre en compte l'historique de nos investigations réalisées sur la toile pour établir nos préférences : si la multiplicité des *savoirs* est prônée, celle-ci a pour effet paradoxal de toujours nous diriger vers le même et nous procure, en fin de compte, moins de liberté de mouvement qu'elle ne le laisse présager de prime abord. Et voici ce que notre 4<sup>e</sup> discours paradoxal consent à s'énoncer un peu plus distinctement : *Deviens libre penseur ! Répète après moi : pense par toi-même*. Le paradoxe n'est pas à seulement à rechercher dans le contenu de l'énoncé mais aussi dans l'énonciation. La source de cette énonciation, comme dans les précédents discours paradoxaux que nous avons introduits, se retrouve effacée, laissant croire à l'individu qu'il est effectivement libre *penseur*, pour peu qu'il *pense* dans le cadre de la bien-pensance matérielle et objectivable si caractéristique de notre époque.

Le *discours du savoir*, matérialisé par le discours techno-scientiste de la *raison* instrumentale, ne s'est en aucun cas affranchi de la transcendance. Il laisse néanmoins supposer que c'est le cas en mettant toujours plus en avant la subjectivité des individus. Alors qu'en réalité cette subjectivité n'a jamais été autant réifiée, chosifiée, objectivée. La liberté de *penser* prônée par le libéralisme cadennasse la *pensée*. Se *croyant* libre de jouir d'une multitude d'informations accessibles quand il le souhaite, l'homme postmoderne se voile la face. Le coup de génie, si l'on peut dire, de notre époque est de laisser présager que la société n'a jamais été aussi individualiste alors qu'en réalité elle n'a jamais abrité aussi peu d'individus à part entière. Si elle exhorte les hommes à devenir les entrepreneurs de leur usine personnelle, c'est-à-dire d'eux-

mêmes, elle n'encourage aucunement la *compréhension* de soi, et encore moins celle des autres ; en oubliant de solliciter les hommes à la *compréhension* d'eux-mêmes, la société leur indique la marche à suivre pour qu'ils ne se prennent pas en compte eux-mêmes. Pour le dire en d'autres termes, le social exhorte les individus à s'oublier. Le lecteur *comprendra* aisément qu'il est difficile, dans ces conditions, de bâtir une société décente. En effet, privé d'une partie de lui-même, qu'est-ce que l'homme peut mettre d'autre en avant que le côté le plus brut de ce qu'il a en lui, c'est-à-dire son élan à la jouissance ? Jouissance d'accéder en tout lieu, en tout temps et en toute heure à un prétendu *savoir* revigorant ses fantasmes de toute-puissance d'autrefois.

Nous entendons déjà certains lecteurs nous rétorquer : « *Ça c'est vous qui le dites !* » Et voilà que la *pensée* se clôt. *Ma vérité contre la vôtre. Étant mon égal, votre point de vue particulier n'est qu'un point de vue particulier. Il n'existe de vérité que celle qui appartient à chacun.* L'opinant, dira Tocqueville, tient d'avantage au fait d'avoir une opinion qu'à son contenu. Il ne parle que de lui-même en parlant d'autre chose. L'esprit libre est incapable de tout *repenser* tout seul et il le *sait*. L'opinant quant à lui s'interdit qu'un Nietzsche ou qu'un Castoriadis aient pu *penser* – c'est-à-dire mâchouiller un objet de *pensée* – pour lui. Au nom de sa liberté, l'opinant suspend sa capacité de jugement. Au nom de son *autonomie*, il immobilise sa capacité de *penser*.

Il est temps pour nous de conclure, et nous avons bien conscience que le texte que nous proposons aujourd'hui est quelque peu décousu. Ceci tient à plusieurs raisons dont la principale est qu'il nous est de plus en plus difficile d'étayer convenablement notre *pensée* à mesure que nous avançons dans les discours paradoxaux, tant le format de l'article se révèle trop étroit pour recevoir comme il se doit ce difficile sujet. Nous espérons néanmoins que le lecteur aura pu nous suivre un tant soit peu dans notre démarche.

Arrivés à la fin de l'écriture de ce texte, nous considérons l'importance de la question du sens de l'existence dans la discussion. Comme nous l'avons mentionné, toute tentative mise en œuvre par l'homme est toujours un effort de domestication du chaos. Nous sommes bien obligés de *croire* pour nous porter au travers de l'existence. Ici réside un des drames de notre condition : si l'on part du principe que l'existence ne possède pas de sens intrinsèque et que c'est à l'homme de lui en attribuer un, comment établir une hiérarchie de ces sens de l'existence ? Cette hiérarchie est-elle tout simplement souhaitable ? Si le but de la démarche humaine est de recouvrir le chaos pour rendre la vie supportable et si, manque de hiérarchie oblige et comme le libéralisme le suggère, toutes les opinions se valent, pourquoi la société capitaliste aurait-elle moins de sens, ou disons moins de valeur qu'une société *autonome* telle que nous la définissons ? Il reste peut-être à l'homme, pour répondre à cette question, d'interroger le monde comme l'enfant qu'il était l'aurait fait autrefois. Celui-là même qui perçut dans les étoiles non pas de simples corps gazeux mais une source d'un questionnement illimité. L'enfant jouisseur et tout-puissant qui se trouve en l'adulte est éveillé à chaque instant par la société capitaliste et croissante par l'intermédiaire de la consommation de biens, de services et de *savoirs*. Il en existe pourtant parallèlement un autre, d'enfant, beaucoup plus enclin à regarder le manque droit dans l'œil. Celui-là est plus curieux, plus ouvert, plus *penseur*. Mais il n'est aucunement encouragé par le discours social contemporain. Se repose dès lors à nous cette question essentielle : est-il possible pour l'homme de bâtir une société décente sans qu'il ne se risque à exhumer cette deuxième propriété de l'enfance dont nous parlons ? En d'autres mots, serait-il possible pour l'homme de construire une société décroissante et *autonome* sans établir un rapport conscient avec l'enfant qu'il y a à l'intérieur de lui, c'est-à-dire avec son inconscient ? Nous ne le *pensons* décidément pas.

L'effet délétère du 4<sup>e</sup> discours paradoxal que nous avons nommé *discours du s'(avoir)* réside dans la déliaison qu'il opère, dans la psyché de l'homme contemporain, entre les différents concepts que nous avons introduits au début de cet article. C'est ainsi que l'être humain *croit* dorénavant qu'il est possible de *connaître* sans *croire*, de *savoir* sans *comprendre* et de croître sans limite. S'*autonomiser* tout en acceptant la verticalité de la transmission s'avère à sa *raison* inconcevable ; une folle entreprise propre à susciter en lui le plus puissant des rejets : celui d'une partie de lui-même.

Au nom de quoi prétendre que telle société est plus légitime et souhaitable qu'une autre disions-nous ? Au nom de rien, si ce n'est de notre *croiance* en la *pensée*.

Bienvenue dans un monde où la multiplicité des *savoirs* conduit l'être humain à l'ignorance

La suite, le 5<sup>e</sup> discours paradoxal : le discours de l'(a)temporalité, la société de l'inconsistance au prochain numéro.

# Écologie(2)

## Retour sur le catastrophisme, 1950-2016

### (1<sup>re</sup> partie)

Et si le catastrophisme représentait davantage qu'un thème paradoxalement « sexy », comme certains détracteurs s'ingénient à le présenter ? Cet article a pour objet une historiographie récente de ce concept (ré)apparu comme tel en 2002 avec la parution de l'essai *Pour un catastrophisme éclairé*, de Jean-Pierre Dupuy (cf. infra).

#### 1. Années 1950 : les prémices philosophiques

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'antique notion d'apocalypse a commencé à voisiner avec celle, sécularisée, de catastrophe. La Seconde Guerre mondiale, avec la double abomination de l'extermination de masse et d'Hiroshima, a été un élément déclencheur chez certains philosophes et scientifiques, qui ont alors pris la catastrophe pour objet d'étude et l'ont généralement liée à la question de la survie de l'humanité. C'est justement dans la nation vaincue, l'Allemagne, que l'on trouve un philosophe pionnier : Günther Anders (1902-1992) dont l'œuvre majeure, parue en 1956, porte un titre provocant, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. Chez lui, c'est le traumatisme d'Hiroshima qui a provoqué le déclic catastrophiste. L'épée de Damoclès nucléaire rend désormais caduques toutes nos catégories philosophiques – à commencer par le Progrès –, car, pour la première fois, la bombe est capable de rayer l'humanité de la surface de la Terre et de mettre un terme à la notion même d'avenir. Si l'homme peine à en prendre conscience, c'est à cause du « *décalage prométhéen* », cette « *a-synchronicité chaque jour croissante entre l'homme et le monde qu'il produit* ». <sup>15</sup> La transformation de nos instruments est tellement rapide que nous ne pouvons plus nous y adapter « *à temps* » avant d'être nous-mêmes incorporés à la machine et transformés en êtres passifs. Anders déplorait chez ses contemporains cette paradoxale « *soumission animée par une volonté d'hybris* ». Dompter celle-ci, la démesure, est devenu un travail moral : « *[...] la seule tâche morale décisive aujourd'hui, dans la mesure où tout n'est pas encore perdu, consiste à éduquer l'imagination morale, c'est-à-dire à essayer de surmonter le "décalage", à ajuster la capacité et l'élasticité de notre imagination et de nos sentiments à la disproportion de nos propres produits et au caractère imprévisible des catastrophes que nous pouvons provoquer, bref à mettre nos représentations et nos sentiments au pas de nos activités* ». Il répétait que « *nous ne sommes apocalypticiens que pour avoir tort* ». <sup>16</sup> Autrement dit, le futurible catastrophique peut ne pas advenir à certaines conditions, dont celle de le prendre au sérieux, et même comme un destin inéluctable. <sup>17</sup> Chez l'être humain, raison, imagination et sentiments – dont l'angoisse – sont appelés à s'interconnecter pour « *rattraper la démesure* » et « *ne plus être en retard sur lui-même* ». Anders annonce ici Hans Jonas (cf. infra).

La même année que *L'obsolescence de l'homme* paraît un ouvrage au titre un peu similaire : *Les transformations de l'homme*, de l'historien américain Lewis Mumford (1895-1990) qui parlait déjà de la possibilité d'un « *suicide universel* » en raison d'une accélération non maîtrisée des sciences et des techniques.

#### 2. Années 1960 : la mise en garde des scientifiques

Durant les dorées années 1960 renaissent <sup>18</sup> les préoccupations écologiques. Les premiers avertissements viennent du côté de la science, avant d'échoir à l'écologie politique dans la décennie suivante. Trois chercheurs avaient pressenti la gravité des destructions en cours : le naturaliste français Jean Dorst (1924-2001) et, aux États-Unis, les biologistes Rachel Carson (1907-1964) et Barry Commoner (1917-2012). Dans son ouvrage *La nature dé-naturée* (éd. du Seuil, 1965), Jean Dorst s'inquiétait de l'explosion démographique au XX<sup>e</sup> siècle, appelant l'homme à « *contrôler une prolifération exagérée*,

---

<sup>15</sup> Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, éd. L'Encyclopédie des Nuisances, 2002, p. 31.

<sup>16</sup> Günther Anders, *Le temps de la fin*, éd. L'Herne, 2007.

<sup>17</sup> Dans le sens de certain, plutôt que inévitable.

<sup>18</sup> Renaissent et non naissent, comme nous l'apprennent les historiens Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz dans *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, éd. du Seuil, 2013.

*véritable génocide à l'échelle de la planète*<sup>19</sup> » (p. 42). L'utilisation irrationnelle des terres par la déforestation et le surpâturage, la pollution des mers, des fleuves et de l'atmosphère, et même un « *empoisonnement de l'univers* » par les insecticides et les herbicides complétaient, chez lui, le tableau des dangers que l'homme allait devoir essayer de conjurer par un « *nouveau pacte avec la nature* », car il en allait de la « *survie de l'humanité* » (conclusion, pp. 185-188). Considérée comme la première lanceuse d'alerte à l'ère du renouveau des préoccupations écologiques, Rachel Carson étudia dans une perspective militante la question des pesticides dans son ouvrage *Le printemps silencieux*, paru en 1962. Barry Commoner avait eu l'intuition des limites de la croissance quatre ans avant le rapport Meadows du Club de Rome, et parlait d'entropie trois ans avant la parution de *The Entropy Law and the Economic Process* de l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994). Il avait la prescience d'écrire, déjà en 1971, que « [...] le problème n'est pas de savoir combien d'années encore il nous sera permis de côtoyer la catastrophe, mais bien de savoir comment nous pouvons agir – dès aujourd'hui – pour l'éviter ». <sup>20</sup>

### 3. Années 1970 : le Club de Rome, *Le Principe responsabilité* et l'écologie politique

En 1972, avec le rapport Meadows *Halte à la croissance ?*, le technocratique Club de Rome a jeté le premier gros pavé alarmiste dans la mare du Progrès ; l'année suivante déjà, les ondes de choc du rapport sont venues mourir sur la première crise pétrolière, et quarante ans ont alors été définitivement perdus pour tourner le gouvernail dans une autre direction. Car les conclusions scientifiques de Dennis Meadows (né en 1942), de son épouse Donella (1941-2001) et de leurs collaborateurs étaient claires : à tendances constantes, l'effondrement de la civilisation est inévitable dans le courant du XXI<sup>e</sup> siècle si des mesures urgentes ne sont pas prises par tous les gouvernements. De passage à Bruxelles en novembre 2011, le professeur étasunien a persisté et signé ce qu'il avait mis au jour 39 ans plus tôt<sup>21</sup>. La dernière réactualisation du rapport parle maintenant d'un effondrement avant 2030.

En France, l'agronome René Dumont (1904-2001) sonna le tocsin à la même époque, en prenant un accent catastrophiste. Scientifique au départ, il est connu pour avoir fait entrer l'écologie politique dans le débat à l'occasion des élections présidentielles françaises de 1974. Bien que conscient de toute la panoplie des périls, il attirait d'abord l'attention sur le risque de famine en raison de la mauvaise gestion – de nature capitaliste – des terres agricoles, sur les changements climatiques – et ce, des années avant le premier rapport du Giec – et sur l'accroissement démographique. Pour lui aussi, le problème de la survie de l'humanité était posé, quand il lança en 1973 son célèbre slogan « *L'utopie ou la mort !*, titre d'un ouvrage éponyme (Seuil). Jusqu'à son dernier souffle, Dumont fut l'homme révolté, indigné sans avoir attendu le mot d'ordre de Stéphane Hessel.

Fin de la décennie, c'est à nouveau d'Allemagne qu'allait venir une ambitieuse œuvre théorique avec le philosophe Hans Jonas (1903-1993). Dans son très remarqué *Le Principe responsabilité* (1979), il réfléchissait sur les conséquences du nouveau pouvoir de l'humanité sur la nature, qui lui confère une nouvelle responsabilité. Constatant que « [...] le simple exercice quotidien de notre pouvoir, qui constitue la routine de la civilisation moderne – et dont nous vivons tous –, devient un problème éthique »<sup>22</sup>, il en venait à reformuler l'impératif catégorique kantien dans une perspective non plus seulement spatiale, mais temporelle : « *Agis de telle manière que tes actes et choix présents ne soient pas préjudiciables pour les possibilités de vie des générations à venir* ». Quelques années plus tard, cette proposition deviendra centrale dans la théorie du « développement durable ». Ancien élève de Heidegger, Jonas critiquait la technique « dont le progrès peut éventuellement être non désirable », et qui recèle en son sein deux menaces, « *l'anéantissement physique et le dépérissement existentiel* ». Il mettait en garde ceux qui croient en sa neutralité : « [...] le rêve utopique implique que les dangers et les limites présentes de la technologie n'auront alors plus cours : non seulement parce que la technique, libérée de l'économie de profit, sera alors employée plus judicieusement, mais encore parce que, libérée des chaînes sociales qui entravent encore son potentiel de progrès encore totalement inépuisé, elle atteindra alors seulement ses suprêmes possibilités, en tant que Prométhée réellement déchaîné. » Ce prométhéisme, il le voyait comme « une "utopie" du perpétuel dépassement de soi vers un but infini », « une euphorie post-baconienne » qui transcende le clivage gauche/droite. À contre-courant de l'anthropocentrisme répandu dans les milieux écologistes, se rapprochant de la

---

<sup>19</sup> La hantise de la « bombe P » était courante pendant les Trente Glorieuses. Cependant, les dernières prévisions en démographie indiquent à nouveau une tendance à la hausse, avec un pic de dix à onze milliards à la fin du siècle. Ce nombre sera-t-il atteint ? Vu les menaces globales, on peut même en douter...

<sup>20</sup> Barry Commoner, *L'encerclement. Problèmes de survie en milieu terrestre*, éd. du Seuil, 1972.

<sup>21</sup> 9Cf. le compte-rendu complet de sa conférence sur <http://www.jolimai.org/?s=meadows>

<sup>22</sup> Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, éd. Rivages Poche, 1998



*deep ecology* d'Arne Næss, il rappelait la « *dignité autonome de la nature* » et nous recommandait de « *respecter son intégrité par-delà l'aspect utilitaire.* » La dignité humaine, qu'il voyait incluse dans le monde naturel, demeurait cependant sa priorité. Bien que métaphysicien, il conseillait à la philosophie de rester en étroit contact avec les sciences de la nature qui « *nous disent ce qu'est le monde corporel avec lequel notre esprit doit conclure une nouvelle paix.* » Il y a enfin « *l'heuristique de la peur* » qui permettra peut-être à l'humanité de se ressaisir à temps en imaginant les effroyables conséquences futures de son inaction, autrement dit, une peur responsable. La lecture de Jonas reste un remède philosophique aux prétentions dangereuses d'un développement durable en train de se métamorphoser en capitalisme vert (dans ces deux mouvances, la nature est considérée comme un immense réservoir à disposition des êtres humains, mais dont on reconnaît enfin – ou feint de reconnaître – la fragilité et la finitude). Cependant, sa manière autoritaire d'aborder la question écologique a pu heurter les sensibilités démocratiques. S'il ne croit pas le marché capable de réguler nos relations avec la nature, il ne fait pas davantage confiance à la social-démocratie. Pour lui, la préservation de la biosphère et des possibilités de vie des générations futures devrait être l'affaire d'une « élite », proposition en quelque sorte néo-platonicienne qui fut reprise, il y a quelques années et dans une certaine mesure, par Kerry Whiteside et Dominique Bourg.

Le catastrophisme se retrouve en filigrane chez une série d'auteurs français de l'écologie politique : le philosophe Jacques Ellul (1912-1994), qui se fit surtout connaître par sa critique du « système technicien » : le progrès technique est ambivalent, l'homme n'est pas certain de pouvoir maîtriser ses créations, dont les sous-produits (*gadgets*, publicité) sont aliénants ; Bertrand de Jouvenel (1903-1987) qui fut un pionnier, en France, de la prospective ; ou encore André Gorz (1923-2007), Ivan Illich (1926-2002), Cornélius Castoriadis (1922-1997), Bernard Charbonneau (1910-1996), François Partant (1926-1987), et la Britannique Margaret Mead (1901-1978).

#### 4. 1980-2000 : les « années de plomb » néolibérales

Dans les années 1980, en pleine contre-révolution néolibérale, à l'heure de l'optimisme économique, la critique écologiste et a fortiori la réflexion catastrophiste sont mises sous le boisseau. Une exception : l'ouvrage du polytechnicien Patrick Lagadec (né en 1948), *La civilisation du risque. Catastrophes et responsabilité sociale* (Seuil, 1981). Il y écrit, en philosophe : « *Certains argumentent que nous avons franchi un cap irréversible. Il n'y a plus de choix, le destin technologique s'impose à nous et seule l'ignorance du plus grand nombre rend dès lors supportable le tragique. Nous sommes condamnés à un développement technologique sans cesse plus risqué supposant que le citoyen soit déchu de ses droits : exclusion du savoir, du pouvoir. Bien sûr des masques sont à conserver (scolarisation, vote...), mais sur l'essentiel – enjeux, incertitude, choix – le citoyen ne doit plus avoir prise. La nécessité technologique impose pareille nécessité politique* » (p. 223). Ayant pris acte de cette « fatalité », il conseille aujourd'hui les grandes institutions sur la gestion des risques. En 1995, alors que la critique sociale commençait à renaître, le philosophe Pierre Thuillier (1932-1998) livrait un gros ouvrage à la tonalité originale, sorte d'essai d'anticipation intitulé *La grande implosion. Rapport sur l'effondrement de l'Occident 1999-2002* (éd. Fayard, 1995), où il décrit les biais anthropologiques à l'origine de la catastrophe : une urbanisation proliférante, le règne de l'*homo œconomicus*, la corruption généralisée, la tyrannie de la technique et de la science. Une approche poétique et intuitive du cosmos aurait, selon lui, permis d'éviter d'en arriver là.

La suite au prochain numéro...

**Bernard Legros**

# Le dictionnaire

## Novlangue<sup>23</sup>



**Autre :** Non pas une fin en soi, ni un objet de désir ou de rencontre, mais un moyen permettant d'accéder à une fin : l'augmentation du profit personnel ainsi que le ravi-vement d'un narcissisme blessé.

**Démocratie :** Système politique basé non pas sur la participation de tous au pouvoir mais sur la délégation de celui-ci dans les mains de quelques-uns.

**Gauche :** Droite.

**Ressources humaines :** C'est en 1980 que les ressources humaines sont venues se substituer aux services du personnel dans les entreprises. C'est ainsi que l'individu humain, avec toute sa lourdeur corporelle et psychique, tend à disparaître au bénéfice d'un terme faisant épouser à l'homme des entités telles que le pétrole ou le charbon.

## AGENDA

**Samedi 11 janvier 2020**

***Rencontre d'hiver des décroissants francophones***

Les décroissants francophones se retrouveront le samedi 11 janvier 2020 à « La Serre », rue Gray, 171, à Ixelles autour de deux tables rondes :

---

<sup>23</sup> Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

• Le matin : « La mue de l'écologie politique : d'un mouvement plutôt structuré autour de l'antinucléaire, la défense du sauvage et la critique du Progrès, comment est-on passé à un mouvement qui met en avant le climat et l'intersectionnalité ? Quelle place pour la décroissance dans ce nouveau schéma ? ».

• A midi : repas sur place, cuisine iranienne, pour la modique somme de 6 à 10 €.

• L'après-midi : « Quels sont les ressorts de la montée d'un totalitarisme vert ? Comment la décroissance doit-elle y faire front ? ».

La rencontre est semi-publique, c'est-à-dire qu'elle concerne toute personne impliquée dans un groupe de décroissance.

Logements possibles chez des militants.

Attention, il faut s'inscrire avant le 8 janvier auprès de Bernard Legros : [blegros@no-log.org](mailto:blegros@no-log.org).

## Le courrier des lecteurs

Concerne l'Escargot déchaîné n°39 : « Je suis très heureux de l'avoir lu. Il apporte un contenu propice à la réflexion, voire à la méditation. Bon courage. Jules ».

## Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

[escargotdechaine@objecteursdecroissance.be](mailto:escargotdechaine@objecteursdecroissance.be)

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en mars. Peut-être avec votre participation ?

### Ont participé à ce numéro

*Coordination* : Kenny Cadinu

*Relecture* : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Bernard Legros, Fabienne Neuwels et Jean Pierre Wilmotte

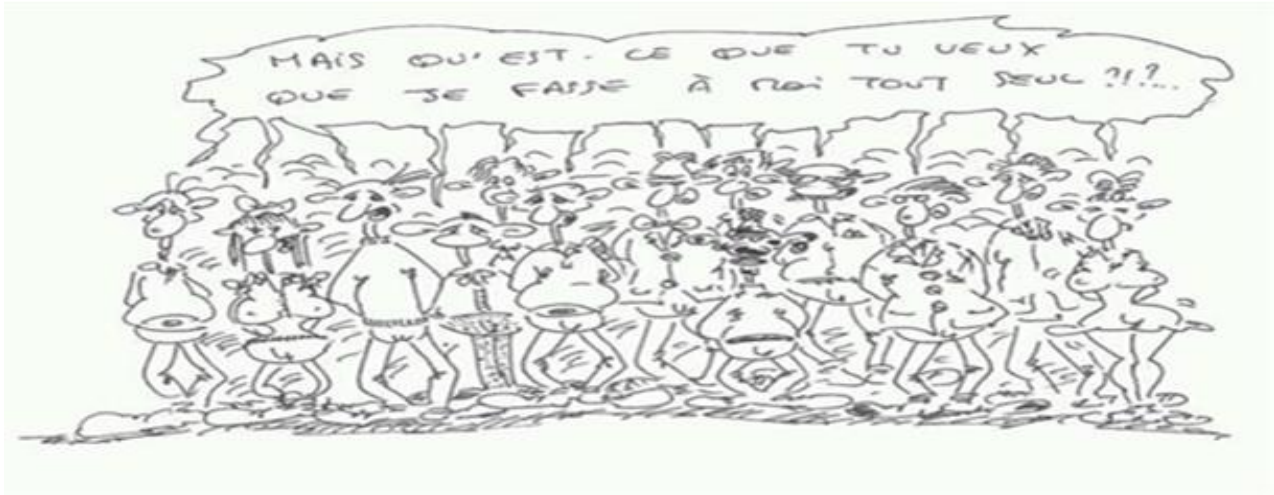
*Photo de couverture* : François Lapy

*Rédaction de ce numéro* : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Thierry Fragile, Michèle Gilkinet et Bernard Legros

## Contactez le Mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné  
[escargotdechaine@objecteursdecroissance.be](mailto:escargotdechaine@objecteursdecroissance.be)
- Secrétariat : [info@mpOC.be](mailto:info@mpOC.be)
- Porte-parole : [presse@objecteursdecroissance.be](mailto:presse@objecteursdecroissance.be)
- Conseil de coordination et de réflexion politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) :  
[info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be](mailto:info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be)

- Groupe local de Liège : [info@liege.mpOC.be](mailto:info@liege.mpOC.be)
- Groupe local d'Ottignies-Louvain-la-Neuve : [info@OLLN.mpOC.be](mailto:info@OLLN.mpOC.be)



*Ce monde d'acier et d'argent,  
Je le fuirai par le premier chemin venu.*

*Dès le crépuscule je me faufile,  
Bien avant que le soleil n'éclaire vos usines  
Et c'est sans regrets que je prendrai la clé des champs,  
Sans remords, sans tristesse et surtout sans argent.*

*Rien ne peut m'empêcher de fuir un monde devenu fou,  
Dévoré par la pollution, par le rendement et par les suicides.*

*Je préfère divaguer sur les sentiers et rêver en chemin.*

*Pour un petit enfant,  
Pour un peu de lumière,  
Pour un malade qui attend,  
Pour un pauvre en prière,*

*Je demande un rien de paix  
À ce monde qui tourne fou,  
Je voudrais un peu de calme  
Pour ces faibles cris,*

*Je vais demander  
Aux radios de se taire,  
Aux télévisions de s'éteindre,  
Aux autos de parquer.*

*Je vais demander  
À tous de se recueillir,  
Je vais leur demander  
D'écouter simplement,*

*Même si cela semble inutile,  
D'écouter cet enfant,  
De voir ce peu de lumière,  
Ce malade qui attend,  
Ce pauvre en prière.*

**Thierry Fragile**

# ADHÉRER<sup>24</sup>

**Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres.** Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au Conseil de coordination et de réflexion politique !

## Bulletin d'adhésion au mouvement politique des Objecteurs de Croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom:..... Prénom:.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

*Informations optionnelles :*

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM: .....

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB .

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:..... SIGNATURE : .....

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un-e de vos ami-e-s.